P.P. 1000 Lausanne 9

Annoncer les rectifications d'adresse selon A1, n° 552

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

54

29 juin 1996
paraît six fois par an
neuvième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Cinéphilie privée

Rien à voir

COMMENT lire un pavé de 650 pages de format A4 ? Je veux dire *où* le poser ? Sur le ventre ? Trop lourd. A plat ventre ? Le dos cambré, ça fatigue. Sur un reposoir approprié pour la lecture horizontale avec des coussins dans le dos ? Pour peu que vous portiez des lunettes à montures d'écaille, vous êtes assuré de ressembler au vieux mari qu'on s'apprête à tromper dans un film américain des années cinquante ou à la maman de Max la Menace. Sur la table de la cuisine ? Y'a du gras partout. Dernière solution : sur votre bureau, table de travail, planche à repasser, etc. Bref, l'endroit sérieux qu'on voulait éviter en empoignant l'*Anthologie du cinéma invisible*. Mais ne serait-ce pas une qualité de plus de ce livre au nom barbant d'« anthologie » que de faire croire à votre entourage que vous bossez sur un gros volume, alors que vous dégustez un des 100 scénarios réunis par Christian Janicot, évidemment, à l'occasion des 100 ans du cinéma ? Merci à Mme Arte et à Jean-Michel Place, lequel ne recule devant aucune péripétie éditoriale, d'avoir permis la compilation, avec une typographie et une mise en page différentes pour chacun, de ces projets de films jamais réalisés.

Jamais réalisés ? Mais c'est qu'ils étaient mauvais alors-doncbiensûr. Ben, justement pas, serait-on tenté de répondre.

D'abord, il y a souvent une mauvaise raison à leur non-réalisation : la censure. L'histoire inventée par Georges Bataille, *La Maison brûlée*, par exemple, aurait dû se passer dans un bordel marseillais, avec Fernandel dans le rôle du marquis de Sade…

Le scénario techniquement intournable est une autre raison de ne pas passer à la réalisation. Pour autant que ce motif ne soit pas qu'un prétexte, en tout cas aujourd'hui (on fait tant de choses vraiment virtuelles de nos jours), c'est là un intérêt majeur du livre que de nous permettre de « voir » (grâce à notre imagination) ce qui ne peut être vu sur pellicule. Car le choix est avoué : parti d'une mini-collection d'une douzaine de projets surréalistes, Janicot a privilégié le fantastique, la magie, la métamorphose. On va donc des idées les plus cinglées comme celle d'Henry Cueco, qui résume le film du *« Face à face d'un peintre et d'une pomme de terre, son modèle »*, au film abstrait proposé par Kazimir Malevitch, en passant par Georges Perec qui imagine un film sous contrainte, intitulé *Signe particulier : NEANT*, sans aucun plan montrant le visage des acteurs.

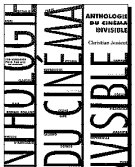
« J'ai entendu dire que le scénario, ce n'était rien… C'est pour cela que je demande à chacun de mes lecteurs de mettre en scène, de tourner pour lui-même sur l'écran de son imagination, écran véritablement magique incomparablement supérieur au pauvre calicot blanc et noir des cinémas […]. *Tournez vous-mêmes,* […] *les places sont toutes au même prix et on peut fumer sans ennuyer ses voisins. »* (Francis Picabia)

La plupart des auteurs des 100 scénarios ne se sont pas proches du cinéma, ne l'ont été qu'épisodiquement ou indirectement. D'une part, ce parti pris apporte autre chose que les scénarios habituels et d'autre part nous montre ces artistes sous un jour méconnu, délivrés des contraintes habituelles de leur « branche ». Ils sont tous romanciers, auteurs dramatiques, peintres, mais *pas* cinéastes. On soupçonne même certains de se laisser un peu aller du moment qu'ils sortent de leur préau. C'est un peu le cas d'Aldous Huxley, dans *Succès*, qui imagine l'histoire, certes marrante au départ, de Mr Sims, fabricant de saucisses et auteur du slogan-choc *« Les Saucisses de Sam Sims sont Suprêmes »*, devenir la victime d'un publicitaire cynique. On est loin du *Meilleur des mondes*.

Chaque scénario est situé dans l'ensemble d'une œuvre, ou précédé de considérations de l'auteur lui-même sur son travail. Un morceau de biographie nous apprend (ou rappelle à certains) que Sartre *« s'est lancé, en 1958-1959, dans un projet d'une étonnante ambition, le* Scénario Freud, *que John Huston trouvera bien trop long, ou trop complexe… »*. Le même Sartre aurait écrit pour Pathé, à des fins alimentaires, des scénarios *« étranges et astucieux »*.

Ces films non (encore) concrétisés prennent toutes les formes. Pour *Le cornet de papier* de Victor Chklovski, c'est la formule dite du « scénario de fer », soit environ 600 plans de 15 mots maximum. Ce qui demande un certain effort de la part du lecteur, qui doit reconstituer mentalement des poursuites voiture-moto-avion dignes des meilleurs Chaplin, d'ailleurs très respecté par le camarade scénariste, employé à la Troisième Fabrique d'Etat à des fins, entre autres, d'adaptation de scénarios et au re-montage de films étrangers distribués en URSS. Laszlo Moholy-Nagy livre l'ébauche de *Dynamique de la grande ville* agrémentée de photos. Plus simplement, Calvino fait des suggestions au moyen de quelques pages de notes. Artaud, Brecht, Céline, Dali, Duchamp, Frisch, Magritte, Vian, Zweig et les autres nous font du cinéma chacun à leur manière.

J. M.



Christian Janicot
Anthologie du cinéma invisible
Arte/Jean-Michel Place, 650 p., Frs 101.40

Faits de société

Encore une vieille dame détroussée par deux voyous

Une filiation en trois générations d'écrivains: Jacques Mercanton, entre son ancien collégien Jacques Chesses et l'élève de celui-ci, Jacques-Etienne Bovard.

24 Heures, 29 avril 1996

Les murs parlent

Photo Christophe Büchi, agence Léman

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9
Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 16.60 francs
Belgique : 87 francs

Collaborèrent à ce numéro:
Véronique Altamont
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Jean Christophe Bourquin
Théo Dufilo
Jean-Jacques Marmier
Gil Meyer
Jules-Etienne Miéville
Jacques Mühlethaler
Pierre Pache
Claude Pahud
Boghossian Poliakoff
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Marianne Sion
Marcelin Switch
Sophie-Thérèse Tannebaum
Monique Théraulaz
Valérie Vittoz

« En finalité, même sans qu'il en soit responsable, si M. Veillon assumait d'anciennes et graves négligences de prédécesseurs, il devait au fil des découvertes, en aviser systématiquement le Conseil d'Etat. Ce malheureux dénouement n'est donc pas une issue ou une échappatoire du Conseil d'Etat à la recherche d'un bouc émissaire, mais la faute d'un flux d'informations déficient du Département des Finances. »
Aimé-Jacques Gavillet, député radical, Dommartin, in *Echo du Gros de Vaud*, 26 avril 1996

« D'autre part, il faut cesser de pressuriser le personnel soignant. »
Josef Zisyadis, conseiller national, in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 26 avril 1996

« Un résultat clair permettrait, en outre, d'espérer que l'éclatement de l'Entente vaudoise, dû à des décharges émotionnelles de part et d'autre, ne soit que provisoire. »
Martine Bailly, rédactrice en chef, in *Nouvelle Revue et Journal politique*, 17 mai 1996

« Merci Monsieur le Conseiller d'Etat Jacques Martin pour votre article paru dans 24 heures le 9 mars. (…) Il n'y a que les imbéciles qui ne se trompent jamais (vous n'êtes pas dans ce cas.) »
Jean-Pierre Savary, de Ropraz, in courrier des lecteurs, *24 Heures*, 12 avril 1996

Communication du Centre d'Etudes de la Pensée Politique, Positive et Phynancière du Président Pidoux:
« Mot entendu dans l'enfance, comme les couleurs vues pour la première fois. Pidoler : aller vite en tournoyant. Qu'est-ce qui le fait pidoler comme ça ! »
Henri Thomas, *La joie de cette vie*, Gallimard, 1991, p. 45

Nous vivons l'époque de l'image…

Concours permanent du Champignacisme visuel

Vœux pour 1996 de la police municipale lausannoise

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Prétérition

Vous n'êtes pas sans savoir qu'il existe un art de dire sans avoir l'air d'y toucher. Or quelle décadence, chez vos rédacteurs à tête de chou : je voudrais souligner, mais sans m'appesantir, que les échanges épistolaires qui parsèment ce courrier des lecteurs sont lourds et si lassants, plus indigestes qu'une sucette à l'anis ! Je voudrais exprimer mon souhait le plus vif qu'ils soient à jamais révolus. Mais je suis bien malheureuse que, vous écrivant ce vœu, je perpétue ce que j'aimerais voir disparaître. Si ça continue après moi, je serai obligée de venir vous dire que je m'en irai de la liste de vos abonnés. Ne vous déplaise, moi non plus, je vous aurai beaucoup aimés. Ex-fan de vous, moi qui si longtemps ai semé des fleurs sur vos pensées, je n'aurais plus alors qu'à souhaiter qu'elles ne repoussent pas.

Jane Ginskin,
de Bioley-Magnoux

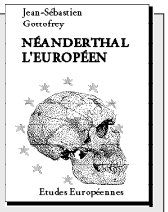
Supposition

C'est le printemps, le moment de faire des balades en montagne. Je ne suis même pas sûr que, enfoncés jusqu'au cou dans les acariens qui dévorent lettres et auteurs romands ou dans les marécages des droits de réponse, vous vous en soyez aperçus. Pourtant, je me souviens que l'un de vos collaborateurs s'était fendu, une fois, d'un éloge vibrant des cartes au vingt-cinq millième de l'Office topographique de votre pays. Ça, c'était une bonne idée. Pourquoi ne lui proposez-vous pas de remettre l'ouvrage sur le métier, et de nous faire part de ses courses ou de ses promenades. Pas du clic clac préalpin ou de la performance glaciaire, non. Tout juste des odeurs de fleurs ou de transpiration, de l'eau de torrent, de la fatigue et des membres gourds, des coups de soleil sur le nez, des sentiers qui se perdent et se retrouvent : de la géographie affective et sensuelle, quoi ! Votre lecteur du plat pays, frustré de dénivellations, vous en serait reconnaissant.

Mathieu Van Origeim,
de Bruxelles

Notre feuilleton :

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le cahier des *Etudes européennes* intitulé *Néanderthal l'Européen* était une imposture, une basse attaque de plus contre les courageux journalistes ou penseurs qui ne craignent pas de s'engager à fond, avec vaillance, sans considérations d'intérêts personnels, nuit et jour, en faveur de l'Union européenne.

Chronique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

« *PAR délicatesse, j'ai perdu ma vie* », chantait l'autre depuis sa haute tour. Mais que faire de sa vie, se demandait l'apprenti groggy, qui ne la connaissait pourtant pas toute, qui n'avait pas spécialement envie de la conduire grande, qui ne voyait pas d'intérêt à celle de garçon ni à son enterrement, qui tenait à la sienne et n'avait aucune envie de la risquer, mais qui voulait que la vraie vie soit ici et non ailleurs, présente et non absente. Qui avait un amour un peu lointain pour les femmes de mauvaise vie, qui n'avait pas trouvé le métier de sa vie et la trouvait dure, qui se rebellait, comme tant de ses semblables, contre la nécessité de la perdre à la gagner : ce n'est pas une vie, la survie –c'est une sous-vie.

Il avait aimé écrire mais s'en repentait presque : nul besoin, poursuivait-il en son monologue intérieur, d'écrire sa vie ni celle d'autrui. Bien sûr, le grand Proust avait légiféré : « *Ces erreurs qui scindent une vie et, en en isolant le présent, font de l'homme dont on parle un autre homme, un homme différent, une création de la veille, un homme qui n'est que la condensation de ses habitudes actuelles (alors que lui porte en lui-même la continuité de sa vie qui le relie au passé), ces erreurs dépendent bien aussi du Temps, mais elles sont non un phénomène social, mais un phénomène de mémoire.* » Cependant l'apprenti groggy en était sûr désormais : les biographies, les hagiographies, les vies des connes de baronnes et des saints simplets ou malsains sont les attrape-nigauds et les trompe-couillons des temps passés et présents. Ce qui est vivable n'est guère mémorable –et guère plus revivable : les pygmalions sont des ratés, eux qui s'adonnent à l'illusion de donner la vie à ce qui vit très bien, et mieux, sans eux.

Elles n'aident en rien, les platitudes platoniciennes qui assurent que « la vie est chère à l'homme, entre les dons du ciel » –comme si le ciel donnait quoi que ce soit, sinon son nom pour remplacer ce que nous ne savons pas expliquer ni nommer. Comme si le poisson à qui un dieu infâme est censé prêter vie pour qu'il devienne grand pouvait éprouver une once de gratitude à l'égard de cet ignoble usurier. D'ailleurs que savons-nous de la vie des bêtes, sinon les âneries des biologistes, historiques tautologistes, qui définissent la vie comme ce qui résiste à la mort. Dieu et la science, longs ennuis qui rendent la vie interminable, voire éternelle.

La vie, sans ses couleurs abjectes –le rose–, sans ses animaux infects –la chienne, surtout, qui pue du bec. La vie sans son train ni son train-train. Ni celle de château, ni celle de cocagne, ni celle des patachons ou des bâtons de chaise. Ni la vie conjugale ni la vie domestique ni la vie privée, ni celle de celui qui, « plein de vie », en impose en roulant de l'organisme ou des mécaniques.

L'apprenti groggy ne savait pas, ruminant ces méditations, qu'il retrouvait la femme assise de Copi, cette morte qui trônait dans le *Nouvel Observateur*, qui n'avait donné la vie à personne et qui papotait, il y a déjà des décennies : « Ah ! La vie, la mort ! La poésie, la prose ! » Le personnage était ridicule, mais les eût-il connues, ses sorties auraient sans doute ému l'apprenti groggy. Ah, ces questions futiles, plus insondables que celles dites de vie ou de mort qui parsèment les romans policiers de nos manies adolescentes !

Une larme perlait, une bouche tremblait. L'apprenti groggy était malheureux, la vie ne le comblait pas. Comment revenir à la vie, lorsqu'on ne s'est pas évanoui ?

T. D.

Zexcuses

Une défaillance inexpliquable des services de contrôle typographique de notre imprimeur a fait disparaître la dernière ligne de deux articles de notre précédente édition, qui comme par hasard se rapportaient tous deux à nos fameux apocryphes (page 2 : le compte rendu de l'apocyphe précédent; et page 6 : la conclusion de l'apocryphe du bimestre). L'affaire semble politique, et des mesures de rétorsion d'une rare violence sont envisagées.

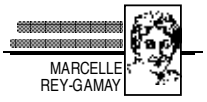
LES ÉLUS LUS (XXVI)

Lignes de force (3)

En automne dernier la *Nouvelle Revue* invitait les 17 candidats radicaux au Conseil national à répondre à 17 questions fondamentales (1).

Le programme informatique créé pour faciliter la consultation des réponses est toujours disponible (2).

Voici la suite des exemples d'observations qu'il peut aider à réaliser.



MARCELLE REY-GAMAY

Question 5
« Votre fleur préférée »

A cette question cruciale, six candidats répondent « la rose », trois sans commentaires**, deux avec un précision anti-socialiste (« … si elle n'a pas de connotation politique », « … rouge sans parti et sans épine »), le dernier assume son manque d'originalité avec la mention « bien sûr »*. Deux choisissent le rhododendron, degré ultime de l'helvétisme floral, aucun candidat ne poussant jusqu'à l'édelweiss. La gentiane pour sa duplicité (« parce qu'il y en a plusieurs sortes, des bleues et des jaunes… »), la marguerite (peut-être parce qu'elle permet de déterminer la cote d'amour auprès des électeurs…) et l'inévitable orchidée… recueillent chacune une voix.

Et puis il y a celui qui les aime toutes « tant est grande l'harmonie et la beauté de chacune, et tant elles sont complémentaires les unes aux autres »*, celui qui apprécie « spécialement celles qui sentent bon » et ceux qui préfèrent « les fleurs sauvages »* ou « la fleur des champs ».

Deux seuls déparent le bouquet, l'une en omettant de répondre à la question, l'autre préférant « les bonbons » en référence à une « chanson connue ! »

Question 1a
« Quelle est votre principale qualité ? »

En tenant compte du fait que quatre candidats profitent de l'occasion pour afficher deux principales qualités et que deux d'entre elles sont répétées, on arrive à un total de 19 qualités que l'on peut considérer, étant donné le contexte électoral, comme les vertus radinales cardicales.

A égalité, on trouve LES QUALITÉS DE COMMUNICATIONNEUR : la franchise* (2x), l'ouverture à toutes les idées, l'écoute des autres, la bonne humeur, la curiosité*, l'enthousiasme*, la pondération*, la tolérance, et LES QUALITÉS DE DÉCISIONNEUR : la ténacité* (2x), la faculté de rassembler, l'assiduité au travail, la détermination, la pugnacité, la persévérance*, le caractère de fonceur, celui de décideur optimiste. Puis, moins représentées cela va de soi, viennent LES QUALITÉS DE RÉFLÉCHISSEUR : le souci de remettre les choses dans leur contexte général, l'esprit d'analyse. Enfin on trouve hors catégorie celui qui déclare comme qualité première qu'il se connaît parfaitement.

Question 15
« Quel sport pratiquez-vous ? »

Sept candidats pratiquent le ski (dont un « de fond »*). Cinq la natation* (dont un « en eau claire »). Quatre jouent au tennis* (dont une seulement « un peu »). Quatre font de la marche* (dont un « pour aller au bureau »). Trois du vélo* (dont un du « cyclisme »*). Trois de la course à pied* (dont une du « jogging »). Deux de la voile* (dont un avec planche). L'équitation*, le tir au pistolet (comme « matcheur vaudois ») et le bateau ne sont cités qu'une fois. Un candidat se souvient d'avoir pratiqué la boxe, le tennis, le basket, le vélo, le ski, le football ; un autre rappelle qu'il a fait 30 ans de football. Un dernier fait de la chaise longue « mais en quantité homéopathique », ce qui enlève tout intérêt à sa provocation.

Question 2
« A quelle époque auriez-vous aimé vivre ? »

Plus de la moitié des candidats sont contents de vivre à leur époque***, l'une souhaite tout de même « revenir en l'an 3 000 », un autre explique étrangement qu'il « aime trop l'histoire pour croire qu'une époque est meilleure qu'une autre ».

Dans l'ordre chronologique on trouve par ailleurs le Moyen Age (« …passer mes soirées au coin du feu de la cheminée, à écouter les histoires de mon bouffon… »), la Renaissance*, fin XVIIIe début XIXe, la Conquête de l'Ouest et deux fois le XXIe siècle*.

Un candidat répond à côté de la question mais dans le plus pur style de la langue de bois électorale : « Je préfère sans hésitation me battre pour résoudre les problèmes d'aujourd'hui que rêver aux moulins à vent d'hier. Et puis la vie est tellement belle, pourquoi vouloir autre chose ? »

M. R.-G.

*) L'astérisque indique la réponse d'un candidat qui sera élu.
1) Vendredi 13 octobre 1995.
2) Pour l'obtenir gratuitement, il vous suffit d'envoyer une disquette Macintosh à la rédaction avec une enveloppe pour le retour affranchie et à votre adresse.

(Annonce)

exposition collective photographique

nicole bachmann
cédric bregnard
delphine broggio
alain féliu
jess hoffmann
christian knörr
marc-andré marmillod
nadine podwika
myriam ramel
rené ruis
sébastien secchi
zoé tempest
pauline turmel

Photo : zoé tempest

Vernissage le 9 juillet dès 18h00
Du 10 juillet au 26 août

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4 Lausanne

La lutte avec fange

Moitié cambouis, moitié bon usage

LOIN des épaisses vapeurs d'encens et des sentiers battus comme plâtre, il fait toujours bon se promener. Depuis longtemps cet auteur m'intrigue… par le quasi-silence dont l'entoure le monde littéraire local et une carrière d'écrivain persévérante qu'il me semble mener pourtant. Il y a certainement là une obstination de bon augure.

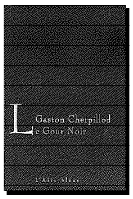
Dans ce recueil de récits, Cherpillod s'en prend au destin et au temps, aux amours ratées, aux fantasmes inassouvis qui ne laissent pas l'âme au repos. Obstinés, ses héros vont remplir les « contrats » qu'ils ont signés avec leurs désirs d'enfance et d'adolescence : même s'il faut aller aimer une femme très mûre sur son lit de mort dans un EMS. Maude est en bien triste état, elle n'en est pas moins Maude.

Mêlant le langage du peuple, l'argot du populo, avec le langage de la Haute, avec l'imparfait du subjonctif et des mots surannés, les textes de Cherpillod sont le lieu d'affrontement entre la retenue académique et l'excès, l'élan vital et combatif que certains voient comme caractéristique de sa classe d'origine, quand elle le veut bien.

Le style de Cherpillod est-il beau ? Est-il le Flaubert de la périphérie lausannoise ? Il est au-delà de ces considérations strictement esthétiques : son style est le reflet de son parcours, du lieu d'où il cause, entre le bas et le haut. Rien à voir avec un juste milieu. Il fait vibrer des cordes qui dissonent, qui se choquent, et le mélange des genres se transforme en arme, le style en critique acérée contre l'ordre d'un monde qui nous répartit en casiers bien étanches. On comprend que ce son puisse gêner et que l'on puisse craindre qu'il ne brise de ses vibrations inconvenantes quelques coupes de champagne.

Plus profondément, la plume de Cherpillod s'enduit des dissonances, des entraves et des contradictions que la vie lui a imposées pour les retourner contre sa condamnation, contre le temps qui lui en veut, qui limite la réalisation de ses désirs, qui cherche à l'engloutir *ad æternum*, à le faire vieillir et claquer, au bout du compte.

C. P.



Gaston Cherpillod
Le Gour Noir
L'Aire, 1995, 270 p., Frs 15.–

Ja vi elsker dette Landet !

Qui a dit que les Scandinaves étaient des gens froids, calmes et distants ?

HERBJØRG Wassmo avait durement frappé, il y a quelques années, avec sa *Véranda aveugle,* récit glauquissime et terrifiant d'une enfance norvégienne.

C'est avec une certaine appréhension qu'on l'a retrouvée, en trois volumes étrangement édités sur du papier rose (une tentative d'adoucir les morses ?).

Dina tue sa mère, en manœuvrant involontairement l'ingénieux mécanisme qui permet de renverser sans effort une grande bassine d'eau bouillante, pour la lessive. Son père la laisse livrée à elle-même, elle devient une adulte prédatrice violente et décidée.

Sexe, mort, sang, passion hantent le *Livre de Dina*. Le choc des pulsions vitales et d'une culture puritaine se reproduit inlassablement, page après page, chapitre après chapitre.

On lit pourtant sans pouvoir s'arrêter, avec une désagréable impression d'envoûtement, qui s'accentue quand, enfin, à deux heures du matin, on se décide à éteindre. On ne s'interrogera pas sur le pourquoi de cette fascination malsaine, qui semble, avec le recul, un peu répugnante. Comme si, lecteur, on se retrouvait aussi sous la coupe de Dina, à la merci de sa brutalité et de ses pulsions criminelles.

Impossible pourtant de ne pas se poser des questions sur celle qui a écrit pareil ouvrage. Sa notice biographique, sous une photo, ne nous dit rien. La photo pourrait être celle de madame Michu, qui s'est servie juste avant vous, au rayon des légumes… Très, très inquiétant. *B. P.*

Herbjørg Wassmo
Le Livre de Dina
1/Les limons vides
2/Les vivants aussi
3/Mon bien-aimé est à moi
Gaia, 1994, 186, 218 et 299 p., Frs. 26.70, 26.70 et 29.40

La grande vacance

Mourir, c'est partir beaucoup!

S'IL n'est peut-être pas absolument utile de préciser que chaque jour qui s'écoule nous rend notre fin plus proche, on peut néanmoins rappeler que la mort est un sujet universel, mais pas uniforme pour autant, et qu'à ce titre déjà, l'ouvrage d'Isabelle Bricard, *Dictionnaire de la mort des grands hommes*, mérite lecture.

De mourir, il existe en effet bien des façons, et les 1200 grands hommes (et quelques grandes femmes) dont on nous présente le passage de vie à trépas nous prouvent que la mort est une source inépuisable d'aventures extraordinaires.

On peut quitter ce monde en état avancé de décomposition, comme la duchesse de Berry morte à vingt-quatre ans d'excès de plaisirs. Son autopsie révéla que *« la princesse avait un ulcère de l'estomac, un autre à l'aine, la rate entièrement pourrie et en bouillie, la tête pleine d'eau et la cervelle réduite de moitié »…*

Il en est, tel Byron, dont la mort sert à démontrer qu'il n'y a pas de petits profits. Mort de paludisme à Missolonghi en 1824, le corps de Byron fut plongé dans une barrique d'alcool et ramené en Angleterre. *« Arrivé à destination, le capitaine, qui avait le sens des affaires, vendit l'alcool, moyennant une guinée la pinte. »*

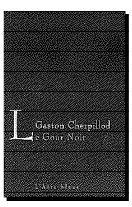
Dagobert, roi des Francs, qui, contrairement à ce qu'on nous laisse croire depuis des siècles, n'était ni bon, ni franc, choisit de quitter ce monde en froid contre toute l'espèce humaine. Après avoir éliminé à peu près toute sa famille et ses ennemis, c'est à ses chiens qu'il adressa ses ultimes paroles : *« Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte. »*

On peut aussi succomber au péché de gourmandise et y laisser sa peau. C'est à table, en effet, que Diderot trouva la mort après avoir mangé un abricot. Ses derniers mots furent adressés à sa femme qui lui déconseillait justement de manger ce fruit. *« Mais quel diable de mal veux-tu que cela me fasse ! »* Comme quoi, on devrait toujours…. Bref, passons à Balzac qui supportait si mal de ne plus avoir la force d'écrire, lui le créateur de plus de trois mille personnages. Véritablement habité par son œuvre, il appela à son secours Bianchon, le docteur de la *Comédie humaine* : *« Bianchon ! Appelez Bianchon… Seul Bianchon pourrait me sauver ! »*

Et puis il y a ceux, plus inquiets, qui, bien qu'encore de ce monde, préfèrent prendre leurs distances : *« Ce n'est pas que j'aie vraiment peur de mourir, mais je préfère ne pas être là quand ça arrivera. »* (Woody Allen)

Or donc, puisque trépasser il faut, se pencher sur cet ouvrage aura au moins le mérite de nous confronter avec le sourire aux maux de la fin. Profitons aussi d'apprécier le pathos, la théâtralité que l'on offrait à ces ultimes instants, car désormais, entourés, veillés par les goutte-à-goutte, les réanimateurs et autres tuyaux et moniteurs, à n'en pas douter, les générations futures auront beaucoup de difficultés à recueillir les mots qu'en mourant nous aurons émis.

M.T.



Isabelle Bricard
Dictionnaire de la mort des grands hommes
Le Cherche Midi,1995, 450 p., Frs 48.80

Petits Mickeys et longues jambes

Berthet & Yann
Pin-up
Dargaud, 1994-1995, 3 vol., Frs 22.50

Contrairement au cinéma, la bande dessinée a rarement raconté sa propre histoire. Les conditions de vie et de travail des auteurs sont jugées insuffisamment aventureuses, ou alors trop suspectes : on chercherait en vain un album racontant la contribution de certains dessinateurs français au très nazi *Téméraire*, journal de propagande pour les jeunes Français occupés. Les optimistes se diront que cet art n'a pas encore atteint la maturité nécessaire pour effectuer un tel retour sur lui-même.

Pin-up représente donc une exception : une jeune Américaine un peu niaise, mais bien proportionnée, devient *Poison Ivy*, la vamp qui va réconforter le moral des troupes. Son image remplit les journaux, les casernes et même le fuselage des bombardiers. Quelques destins croisés, soldats blessés et illusions perdues plus loin, elle se comportera comme la garce qu'elle incarne.

Les auteurs ont pris modèle sur Milton Caniff, un des créateurs outre-Atlantique de la bande dessinée d'aventures (son *Terry et les pirates* est le grand ancêtre de *Corto Maltese* et son *Steve Canyon* fut largement plagié chez les Belges pour donner *Buck Danny*). Enrôlé par les services de propagande de l'armée, Caniff dessina en effet une fille à soldats célèbre : Miss Lace (album *Male call*, ça ne s'invente pas, paru en français chez Futuropolis en 1983). Sans être torrides, ces petits épisodes de quelques cases, remplis de folklore militaire, imitaient élégamment les poses des stars hollywoodiennes de l'époque. En bonne dialectique, tous ces débordements de sensualité, encouragés par les autorités, furent effacés par la censure pudibonde qui envahit la bande dessinée dans la décennie suivante.

Milton Caniff, *Male Call*

En dehors de cet arrière-plan documentaire, *Pin-up* n'arrache pas l'enthousiasme : on sent la photo derrière beaucoup des dessins joliment coloriés de Berthet, le scénario n'est qu'une longue suite de clichés et de citations, reprenant *tous* les mythes de l'Amérique des années quarante. Et surtout, les audaces sont bien timides : du sexe, mais pas trop ; de la guerre, mais pas de politique ; et la jeune nigaude finit par retrouver son brave troufion devenu aveugle. *(M. Sw.)*

Anne-Lise Thurler
le crocodile ne dévore pas le pangolin
Zoé, février 1996, 124 p., Frs 26.–

Il y a des mots étranges, inhabituels pour désigner les lieux, les gens et les usages de par ici : *« Les hommes boivent le vin du pays, acide et jaune comme de l'urine. »* Ou encore lorsqu'on prend le bateau sur le Léman, ce douanier qui vous interdit de descendre à Evian. Nous lisons le récit du passage en Suisse d'un homme fuyant son pays, et ne rencontrant qu'une indifférence froide et bureaucratique, souvent polie.

Il y a des mots qui font rire, l'*« abacost »*, costume officiel mobutiste, incarnation vestimentaire de l'« authenticité zaïroise », doctrine d'Etat. Etymologie : *« à bas le costume occidental ! »*.

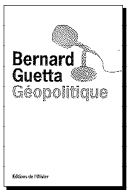
Il y a des mots qui blessent au plus profond. A un réfugié zaïrois ayant subi la torture dans son pays et incapable d'en donner la date, l'Office des Réfugiés répond que *« l'expérience générale de la vie apprend que si quelqu'un a eu à subir des traitements tels que ceux décrits par le requérant, il s'en souvient précisément. »* L'« expérience générale de la vie » des fonctionnaires helvétiques sert de jauge pour mesurer les souffrances passées et les risques à venir.

Il y a dans ce roman, fait d'allers et retours entre Lausanne et Kinshasa, des mots pour dire le scandale permanent que constituent, symptomatiquement symétriques, le refus systématique des demandes d'asile des réfugiés zaïrois et les séjours du tyran dans sa villa de Savigny. *(J.-E. M.)*

Faits de société

Informations inquiétantes causées par les propos rassurants de Jean-Nul Rey au sujet du divorce Poste/Télécom et de ses incidences sur l'emploi

« …non ce n'est pas le cas, car nous donnons des garanties à nos employés qui seront une bonne base de départ. »
Télévision suisse romande, 19 mars 1996, vers 19h40



Bernard Guetta
Géopolitique
L'Olivier, octobre 1995, 328 p., Frs 39.50

Bernard Guetta, qui fut au *Monde* un lumineux analyste de la Perestroïka, tient depuis cinq ans une chronique matinale sur France-Inter, intitulée *Géopolitique*. Réunies en volume et classées par thèmes, ces chroniques révèlent une pensée politique personnelle et cohérente, un peu comme si –oh surprise– un recueil des éditoriaux de Jacques Pilet faisait apparaître une vision à long terme.

Contrairement à tant d'autres, le libéralisme n'est pas devenu son horizon indépassable. Chantre de *«la volonté politique contre le fatalisme social»*, il fait reposer l'identité européenne sur l'Etat-Providence (l'Amérique est un pur marché, l'Afrique un lazaret, et l'Asie une jungle). Même s'il a enterré l'ultra-libéralisme un peu vite avec l'élection de Clinton, même s'il a des naïvetés vieille France pour dénoncer le *«panurgisme de l'argent»*, ce refus lui fait prôner quelques idées novatrices, comme cette «taxe sociale» sur les produits venant de pays aux salaires misérables, que l'on redistribuerait aux producteurs. De là vient également l'aspect le plus spectaculaire du livre : sa véritable haine à l'endroit de la «thérapie de choc» appliquée sans discernement dans l'ancien camp socialiste. Dans l'élan, Boris Eltsine, bureaucrate obtus auquel se cramponne l'Occident, est tout aussi allégrement piétiné.

A propos de la Yougoslavie en revanche, il en reste à des banalités diplomatiques. L'embrasement de ce pays aurait pour origine la reconnaissance hâtive de l'indépendance des Etats sécessionnistes, ce que la France ne souhaitait pas. Une responsabilité européenne bien surestimée face aux tendances guerrières endogènes : on voit mal en quoi un quelconque attentisme diplomatique aurait pu changer quelque chose au comportement des nationalistes hystériques qui ont incendié les Balkans (1).

Si la critique du nationalisme n'est pas son fort, c'est que Guetta nous joue le retour du soldat Chauvin, ancien grognard ayant laissé son nom dans tous les dictionnaires. *«L'Allemagne s'aime telle qu'elle est, craint ce qu'elle a été, et c'est pour cela qu'elle rêve d'une Europe à son image, d'une Europe helvétique, fondée sur une monnaie stable, la sienne ; fédérale, c'est-à-dire, pour un Allemand comme pour un Suisse, décentralisée et respectueuse de pouvoirs locaux forts ; une Europe, enfin, européo-centrée, éloignée, le plus éloignée possible, des tourments du monde.* (…) *L'histoire de France est celle d'une unité autour d'idées incarnées par l'Etat et non pas d'une unification nationale. La France ne peut en ce sens se fondre dans l'Europe que si l'Europe adhère aux valeurs françaises, que si elle est, autrement dit, présente dans le monde, forte, rayonnante, exportatrice d'idéaux, et non pas seulement discrète et cossue comme une banque suisse»* (p. 109) Et Guetta d'applaudir en battant des deux mains, comme un gosse, la reprise des essais nucléaires dans le Pacifique (2).

La résultante de tout cela est une sorte de gaullisme continental, exigeant une armée européenne tout de suite, une armée digne de cette nouvelle grande puissance. L'Europe ou la guerre, martèle avec panache notre Cyrano de l'ère cybernétique. Mais à croire bêtement que la puissance militaire protège de la guerre, on pourrait bien avoir l'Europe *et* la guerre. (*J.-F. B.*)

(1) Au passage, signalons un savoureux lapsus, sans doute passé inaperçu à l'antenne : *«…on ne voit pas pourquoi les Serbes de Serbie ne pourraient pas décider de se lier, sous une forme ou une autre, à la Serbie.»* (p. 192)

(2) L'absence de toute sensibilité écologique est l'autre aspect navrant du livre.

Drôles d'idées

La démocratie ne passera pas

«Pour dame Liberté on hurle des chansons, pour sitôt le dos tourné lui botter le croupion.» Protestation,
chanson de Jean l'Anselme, interprétée par Marc Ogeret

«La réintroduction de l'aurochs dans les bois du Jorat», «Migration des russules purulentes au fond du val de Bagnes» : à voir ses articles, qui se douterait que le paisible semi-retraité qui rédige la rubrique «environnement et nature» de *24 Heures*, le-grand-quotidien-suisse-diffusé-surtout-dans-le-canton-de-Vaud, a été autrefois un député éditorialiste de politique internationale, souvent confondu dans les années soixante avec son homonyme télévisuel, arbitre de *Jeux sans Frontières* ?

Guido Olivieri vient de publier en volume ses *«notes de terrain»* sur la chute des dictatures grecque, espagnole et portugaise, précédées d'un essai plus ambitieux sur la situation présente de l'Italie, mêlant une sorte d'autobiographie intellectuelle à une analyse des maux qui rongent la politique péninsulaire.

Ce livre a été injustement ignoré par la presse, il faut le regretter. Comme le dit en préface son ancien collègue, l'inévitable Bertil Galland, *«il s'adresse à nous en veilleur»*. Les institutions démocratiques lui semblent n'être qu'une brève parenthèse dans l'histoire des peuples ; comme la grippe, la dictature revient épisodiquement hanter nos rivages ; et le fascisme (1) menace dans les pays méditerranéens, où il régnait encore il y a vingt-cinq ans. Le lecteur cependant s'interroge : à l'exception de l'Italie (2), tous les sondages donnent précisément ces pays comme les moins sensibles aujourd'hui à l'idéologie d'extrême-droite, contrairement au nord du continent où la peste brune relève la tête, si l'on ose dire. Olivieri mélangerait-il Le Pen et Le Pirée ? Notre vigie confondrait-elle la mer des Sargasses avec le Nouveau Monde ?

Des petits détails et des grands hommes

La couverture présente une Europe hardiment brossée, illustrant les frontières des pays dont l'auteur nous parle. Regardez attentivement cette carte, elle en vaut la peine : la Corse s'y rattache à l'Italie, et le Rif marocain y est encore espagnol ! Le reste de l'ouvrage est à l'image de cette façade, les à-peu-près le disputent aux coq-à-l'âne (3). Qu'importent le tracé des cartes et l'exactitude des dates, il nous parle en veilleur, vous dis-je !

Notre auteur illustre le regretté journalisme mondain, cousin pauvre de la carrière diplomatique, fait d'innombrables confidences des dirigeants, si possible couronnés. Mis à part Mario Soares, le général Eanes et Constantin Caramanlis, le gotha princier joue d'ailleurs un rôle capital dans l'histoire contemporaine. Nous passons du falot Constantin de Grèce (qui *«se coupe de son peuple»*, on dirait du Frédéric Mitterrand…) à l'admirable Juan Carlos (*«N'oubliez jamais que c'est un Bourbon !»*, on dirait du Léon Zitrone…). Nous voyons même, et là ce n'est plus le gardien de phare qui nous parle, mais l'extralucide : *«l'hypothèse monarchique qui resurgit à l'Est»* (p. 137).

«L'armée chilienne renverse donc un président certes élu, mais bien discutable.»

Guido Olivieri se fait bien du souci pour la démocratie sans doute, mais lorsqu'on passe aux travaux pratiques, il y a dans son livre d'étranges raisonnements. Il nous raconte le drame chilien ainsi : *«L'élection présidentielle au suffrage universel ne lui* [Allende] *a donné qu'un avantage relatif de trois points sur la droite et d'un plus de dix points sur le centre, ce qui fait qu'à peine un peu plus du tiers de l'électorat est favorable au régime, signal que tout démocrate interpréterait comme un feu vert à des réformes prudentes mais non radicales. Allende ne voudra pas le comprendre et profitera sans scrupules des avantages que lui offre la tradition démocratique chilienne.»* Le profiteur sans scrupules va ainsi inviter Fidel Castro pendant tout un mois, laisser s'établir *«une nouvelle classe de corrompus»* et mettre sur pied des *«milices privées qui n'hésitent pas à tabasser la police officielle»* (p. 51). Comme on le voit, on a trop souvent hésité à dénoncer les crimes du président chilien (4).

C'est comme pendant la guerre civile espagnole : *«Lorsque Franco se soulève* […], *il peut estimer avoir derrière lui une moitié des Espagnols. La gauche s'oppose à lui en arguant elle aussi d'une certaine légitimité.»* (p.187) Vous avez bien lu : une majorité parlementaire élue détient, face à une rébellion militaire armée par Hitler et Mussolini, une *«certaine légitimité»*. On croit rêver.

Toutes ses inquiétudes face à l'avenir politique ne changeront rien au fait que notre journaliste a des droits fondamentaux une notion pour le moins élastique : *«Si un pays veut, ce qui arrive, ou s'il tolère, ce qui est fréquent, un régime ne répondant pas à nos normes, c'est son droit le plus strict, et la non-ingérence dans les affaires intérieures d'un Etat doit demeurer un principe absolu, malgré certaines idées nouvelles qui se sont fait jour après la guerre du Golfe.»* (p. 135) Pas de place pour les droits de l'homme, pas de valeurs et de principes à défendre, car charbonnier, aussi noir soit-il, reste maître chez lui (5).

Pourquoi diable alors se soucier du devenir de cette démocratie à laquelle on attache si peu d'importance ?

J.-F. B.

Guido Olivieri
De la fragilité de la démocratie
Lisbonne, Athènes. Madrid et Rome
Notes de terrain
Metropolis, février 1995, 195 p., Frs 32.70

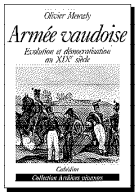
(1) La définition de cette notion est un des aspects étranges du livre : *«le totalitarisme étant une fin en soi, il ne peut être ni à droite ni à gauche»* (p. 53). L'oppression nazie ou stalinienne n'a donc aucune autre explication qu'elle-même, elle est son propre horizon, son ensoi est son pour-soi. Plus loin, *«…c'est surtout le hasard qui a fixé la fin de régimes dont aucun démocrate ne voudrait à nouveau»* (p. 54). La raison défaille, c'est de la théologie politique, pas moins.

(2) L'analyse oliviériste de la politique italienne est radicale : le mouvement post-néo-para-fasciste n'est que le marchepied d'un Berlusconi qui veut *«…instaurer un totalitarisme nouveau, celui de l'asservissement de l'Etat, soit donc de la collectivité nationale, au service d'intérêts particuliers…»* Formidable, le magnat de la télévision réinvente la nature de classe de l'Etat !

(3) En vrac : *«l'arrivée des Soviétiques»* à Prague en 1948 (p. 36) ; *«la solution finale était en route»* avant l'été 1939 (p. 43) ; les émeutes de Pankow [1953] après le XXe congrès du PC soviétique [1956] (p. 43).

(4) Allez, Olivieri, dites-nous tout : sous Allende, combien de fusillés ?

(5) En outre, et cela donnerait de l'urticaire à l'auteur, on peut parfaitement appliquer son raisonnement à la période brejnévienne et disserter sur la «tolérance» des peuples de l'Est à l'égard du communisme mou.



Olivier Meuwly
Armée vaudoise
Evolution et démocratisation au XIXe siècle
Cabédita, septembre 1995, 137 p. Frs 39.80

Pas grand-chose à retenir de cette compilation des débats du Grand Conseil vaudois au sujet de l'organisation des milices pour la période allant de la naissance du canton à la fédéralisation finale des troupes en 1874. Au travers de diverses discussions de peu d'intérêt aujourd'hui (gratuité de l'équipement militaire, nombre des arrondissements militaires, corps des «cadets»), l'ouvrage ressasse la *«vocation militaire des Vaudois»*, que ces milices champêtres plus ou moins avinées concélébraient elles-mêmes, généralement le dimanche matin, mais dont on ne vit, et pour cause, jamais la trace dans un quelconque combat de cette époque.

Cette étude a été réalisée –en uniforme ?– à la Bibliothèque militaire fédérale *«dans le cadre des activités militaires»*. Pour l'auteur, idéologue patronal et récemment candidat radical au Conseil national, *«la gestion du militaire est par définition antidémocratique»*. Les citations contenues dans son livre rappellent pourtant que Druey, fondateur du radicalisme vaudois, était un farouche partisan de l'élection des officiers par la troupe, car *«…on ne peut pas considérer les milices comme une société distincte de la société civile.» (C. S.)*

Faits de société

Cas manifeste de dopage au Grand Prix du Maire de Champignac 1996

«En ces périodes conjoncturelles difficiles et surtout plus que marquées dans le district d'Aigle, nous ne pouvons que féliciter les «artisans» de la réalisation du Premier Comptoir aiglon.
En effet, malgré les nombreuses sollicitations et surtout la concurrence des grandes surfaces s'installant à l'entrée des communes, aux abords des autoroutes, nous avons le plaisir de relever que les commerçants, faisant la réputation de la Ville d'Aigle et du Grand District, vont pouvoir ainsi démontrer que, lorsque l'on se donne la volonté de les connaître, ils peuvent répondre à tous les critères de plus en plus appréciés. Tant l'accueil par la qualité que par des produits, avec prix compétitifs et surtout des entretiens verbaux en toute amitié, en remerciant les extra muros qui ont compris que le principal est de participer.
Souhaitons donc plein succès et vous encourageons à venir apprécier l'ambiance vaudoise et aiglonne à ce Comptoir que l'on pourrait appeler "être celui de la communication humaine" en comparaison avec l'adage chinois : "Ecouter et choisir entre les avis, voilà le premier pas de la connaissance ; voir, réfléchir sur ce qu'on a vu. Voilà le second pas de la connaissance".»

R. Rittener, syndic d'Aigle,
in *La Presse Riviera/Chablais*, 25 avril 1996

LA DISTINCTION NÉCESSAIRE

Commentaires d'actualité envoyés exclusivement par télécopie, parution imprévisible. Gratuit pour les abonnés au journal : envoyez votre n° de télécopieur à La Distinction, case 465, 1000 Lausanne 9 ou par fax au Centre de Recherches Périphériscopiques, 037/75.10.73

Last tango in Biarritz

«La Monarchie, moi Monsieur, je la...»
Anatole France à Paul Bourget qui l'agrippait par le revers de son paletot, lors d'une altercation publique à la Brasserie Alsacienne, Paris le 13 décembre 1875. (Rapporté par Edmond de Goncourt dans son *Journal*)

«La première fois que je l'aperçus, place Sainte-Eugénie, comme je levais enfin les yeux des éventaires bariolés derrière lesquels s'empressaient les regrattiers de lotions et potions miraculeuses, elle promenait rêveusement sa sculpturale nonchalance parmi les propylées d'admiratifs regards d'hommes. Mais l'incessant brasillement provoqué par les éclairs de désirante détresse que dardaient toutes ces prunelles semblait lui indifférer: nul frémissement ne venait déranger la moue de sa lèvre supérieure charnue, ourlée d'une ombre légère. Son déhanchement asymétrique, aussitôt, tricota délicieusement mes nerfs. Je résolus de lui emboîter le pas. Funeste résolution: certaine moiteur périnéale par où je connus que s'était derechef enclenchée en moi l'ancestrale fatalité érotique humaine me signala que je n'en serais pas quitte à si bon compte.»

Ainsi débute, dans un style fleuri émaillé de gongorismes auquel nous n'étions pas accoutumés de sa part, *Une Saison en Paradis ou le Cœur tumultuaire*, d'Anatole France. Ce manuscrit composite, constitué pour l'essentiel d'un échange de correspondances, vient de paraître (1), dans la série «Les incunables de la passion», aux très confidentielles Éditions Barsaq, domiciliées à Mortemart, dans la Haute-Vienne.

Ces écrits retrouvés de jeunesse ont suivi un cheminement tortueux. Les pages olographes en furent confiées au tournant du siècle par France à Marcel Schwob, puis enrichirent le fonds de ce dernier que sa légataire, Marguerite Moréno (2), déposa à la Bibliothèque Nationale en 1947. C'est là qu'un lecteur curieux de l'écurie Gallimard les dénicha naguère, avant de les transmettre «pour bon usage» aux Éditions Barsaq.

Les circonstances qui présidèrent à la rédaction de cette espèce de semainier amoureux jusqu'alors impublié sont des plus divertissantes. Nous sommes en 1875. Anatole France, qui se croit gravement malade, décide de passer l'été à Biarritz, réputé pour «son climat rororatif et réjuvénescent (3)», dans un cabanon du bord de mer dont il vient d'acquérir la jouissance conjointement avec Pierre Loti (4). L'écrivain-bourlingueur l'a d'ailleurs dépêché en mission exploratoire *«aux fins d'examiner, cher ami, s'il n'y aurait pas lieu de consentir, sur le modeste bien-fonds que nous tenons en usufruit commun, ce que nos tabellions de province désignent sous le vocable emphatique d'impenses voluptuaires»*. Projet contrarié et mandat que, sous l'empire de la nécessité, Anatole France négligea d'exécuter. Or il se trouve que la duchesse de Bragance séjourne à Biarritz, *incognita*, et y intrigue, dûment munie d'instructions d'Henri V, l'ultime prétendant bourbon au trône du royaume de France, passé sans postérité à la nôtre dans les manuels d'histoire sous le nom du comte de Chambord. Car pour folle que l'ambition en paraisse aujourd'hui, d'aucuns rêvaient de rétablir la monarchie chez les Gaulois, à la faveur de conspirations et de soulèvements régionaux aussi farfelus que chimériques. Mais ici, l'on peut avantageusement citer la quatrième de couverture, qui s'épanche dans ces tours parataxiques à quoi se réduit la plupart du temps le ton des magazines d'aujourd'hui: *«Il est en cure. Elle est en représage. Leurs yeux se croisent. Fulgurance. Entre celle qu'il appellera* "mon petit requin salace au ventre blanc" *et le futur chantre de la laïcité s'amorce une passion fougueuse, consumante et brève.»* Il ressort plus prosaïquement de la lecture de ces quelques dizaines de feuillets que la donzelle possédait une couple de mirettes mirobolantes, ainsi qu'une paire de seins assurément propres à damner tous les homophones.

Digne émule de Nadar, Anatole France ne craignit pas d'immortaliser ce fessier princier sur la pellicule.

Des rapports sexplosifs

Entre eux s'instaure alors une relation passionnelle, doublée d'une singulière correspondance (5) faite de billets échangés dont les thèmes, sertis dans une écriture ampoulée en phase avec l'esthétique *décadente* de l'époque, se font écho. Si la duchesse disserte savamment sur les ciels pâles de la côte atlantique et *«cette lumière du Sud qui dissout les couleurs et grise toutes choses»*, lui salue avec lyrisme le *«jour unique et presque intemporel de notre premier baiser, où de petits nuages vélaires semblaient s'être encalminés dans le bleu pur d'un firmament inhabituel en ces contrées»*. Mais tous deux se surpassent lorsqu'il s'agit d'exprimer l'émerveillement dans lequel chacun baigne devant l'autre. *«Vous qui avez su illuminer le cœur enténébré de l'homme,* lui écrit-il, *m'avez rendu la magie de l'été. L'été: ses fastes, ses liesses... Oui tout me fut, par vous, restitué.»* Tandis qu'elle célèbre avec ferveur *«les coruscances de nos nuits, seulement troublées par le crissement sous nos pas des coquillages vulvaires* (6) *et les retours éblouis sous le dais des pins emperlés de rosée»* et confesse tout de go à son amant: *«Grâce à vous j'aurai coiffé le diadème de la passion. C'est sans fausse honte que pour la première fois de ma vie j'ai miré ce matin dans ma psyché ma femellité triomphante et les marques de vos suçons sur ma chair, comme ces algues à la saveur saline et aux âcres sapidités que les moutons vont paître sur l'estran au reflux des marées. (...) Vous êtes mon piéton des étoiles. Mais gardez que ne soit répété à personne ce que je vous confie là, de peur d'oreilles malveillantes* (7). *Car persuader aux cagots à quelles extrémités d'intempérante passion se peut porter la plus ardente des femmes, autant vaudrait s'essayer à dessiner à la craie noire sur un tableau noir.»*

Le plus croquignolet peut-être de cet échange baroque est la façon dont les amants déclinent inlassablement le répertoire amoureux, lorsqu'ils évoquent avec allégresse leurs ébats diurnes et nocturnes en pleine nature. Le voici intarissable sur les *«suavités musquées de l'intimité offerte»* ou *«l'odeur poivrée qui point à l'aisselle glabre»* de sa maîtresse, dont il chante la *«déchirante lamentation susurrée d'une voix circéenne au seuil de succomber»*. Le voilà, ailleurs, qui s'émeut de cette *«peau à l'incomparable granité de brune»* et de *«l'instant terrassant où un flagelle de lune fouailla la croupe montueuse éclairant de sa flavescence roussâtre l'infime losange de volupté»*. Mais sa comparse ne le cède en rien dans sa manière de psalmodier avec insistance *«l'exceptionnelle ductilité de vos reins noduleux et renflés, lorsque je ne suis plus dans vos bras qu'un lagan poreux près d'être saisi par le jusant du plaisir»* ou *«le pli viril de l'aine saillante qui porte encore sur elle comme l'empreinte de l'armure quand, jetée éperdue dans la posture de l'orante au moment de l'irroration, je vous savoure longuement* (8)*»*.

N'y a-t-il pas d'amour heureuse?

Ainsi donc elle, la royaliste et très catholique, et lui, le républicain farouchement agnostique, oublient-ils, le temps de quelques folles étreintes, qui ils sont, –mieux encore: *quels* ils sont. N'est-il pas touchant, avec le recul du temps, de se figurer ces précurseurs d'une variété inédite de «compromis historique» à la française occupés à se mastiquer les fesses et se brouter le minou sous les nuits alanguies de l'insouciant Sud-Ouest (9)? Sans doute sent-on percer par endroits chez l'altière duchesse un certain agacement lorsque son partenaire lui assure, avec un zeste de canaillerie malvenue, qu'elle accuse *«une connaissance intime des chemins sinueux du plaisir chez l'homme qu'on s'attendrait plutôt être l'apanage des hétaïres de haut vol, voire à rencontrer chez les détenus du "quartier des tantes" de nos prisons républicaines»*. De même s'irrite-t-il à son tour, plus d'une fois, de l'invétérée propension de sa compagne à la spéculation philosophique. Et c'est fort mauvaisement qu'il ironise quand elle lui livre ce qu'elle s'imagine être le couronnement de ses réflexions: *«La luxure n'est-elle pas, mon ami, comme l'observait si justement de la peinture Leonardo da Vinci,* "una cosa mentale"*?»*

Comment cette liaison sulfureuse se termina-t-elle? Soit pudeur de l'éditeur, qui aura soigneusement filtré les extraits qu'il publie, soit que le manuscrit en demeure à jamais incomplet, soit encore qu'il ait été amputé par France lui-même, ou par Schwob, ou par quelqu'un d'autre, rien ne l'indique ni ne le laisse entendre. Seule une prémonition angoissée de la duchesse permet de supposer une issue pathétique: *«Mon bon ami, nous côtoyons l'abîme et ses fleurs voraces. Nous sommes pareils au fildéferiste qui a chu sur le cours et dont je vous ai narré, hier, le tragique accident. Un beau jour vous verrez, nous allons nous rompre le cou et nous briser dos et jambes.»* Mais qu'importe, familiers des jardins, parcs et promenades! Voici déjà revenu l'été, saison propice à retourner chnourfer dans les bégonias sans risquer une décoccyxante fluxion de lombaires.

L'été déjà... A toutes et à tous bonnes vacances!

J.-J. M.

Une Saison en Paradis ou Le Cœur tumultuaire –pages réservées–
(La Bragance et le France)
Textes colligés et annotés par Albin Pujol
Éditions Barsaq, 1996, 167 p., Frs 37.80

(1) En Garamond corps 13 et Nicolas Cochin corps 11, s'il vous plaît!
(2) Oui, la pétulante Marguerite Moréno soi-même, qui fut longtemps la compagne de Marcel Schwob, l'actrice fétiche de tant de metteurs en scène de théâtre et, pour des générations de cinéphiles, l'inoubliable douairière dans *Un Revenant* de Christian-Jaque.
(3) Extrait d'un prospectus envoyé par le syndicat d'initiative de la ville à la reine Victoria!
(4) Leurs premiers droits d'auteur...
(5) Nous connaissions déjà la correspondance enflammée d'André Tardieu et de sa nonne: décidément, la IIIe République dévoile de surprenantes accointances.
(6) Tel que.
(7) Anatole France respecta scrupuleusement cette injonction puisqu'il répugna même à s'en ouvrir à Charles Freycinet, son confident attitré et son mentor en politique, nonobstant l'exploitation très favorable aux menées républicaines que celui-ci eût pu en faire.
(8) Plutôt chiadé, non?
(9) Mais la France n'était pas encore *poignarde* comme elle le serait, selon le mot même de Maurras, quelque vingt ans plus tard.

Faits de société

Informations rassurantes sur la magnanimité des sportifs d'élite

«J'étais au sol. Scholl a voulu me marcher sur la main volontairement. Il m'a également craché dessus. C'est pourquoi je lui ai rendu la pareille, mais en visant à côté.»
Stéphane Chapuisat, chapuisé par cet effort, in *Journal de Genève*, 2 avril 1996

Revues vues et lues

REGA
Semestriel, envoyé à tout donateur de la REGA, don minimum 20 francs, sauf erreur.

Un magazine qui ne parlerait que d'accidents, de malaises, de blessés? Impossible! s'écrie l'homme de sens, jusqu'au moment où l'on reçoit dans sa boîte aux lettres, à la suite d'un don minuscule, fait avant un départ en vacances, *REGA, Magazine des donateurs de la Garde Aérienne Suisse de Sauvetage*. De la catastrophe à chaque page, et sur papier glacé. Au menu du numéro 45, novembre 1995: *«Infarctus en taquinant le goujon»* (lors d'une partie de pêche en Lettonie, je n'invente *pas*), *«Nouvel espoir pour trois jeunes vies»* (sur des enfants bosniaques malades, soignés en Suisse et transportés par la REGA), *«Un maître du sauvetage»* (à propos du pilote Fernand Martignoni, sauveteur en cas de catastrophe, lui même décédé dans une catastrophe…), *«Un cadeau pour REGA et les patients cardiaques»* (remise d'un défibrillateur offert par l'association des stations-service Avia). Le tout avec des photos splendides d'hélicoptères sur fond alpin (en couverture: *«Démonstration d'un Agusta avec treuil et sac de sauvetage au Piz Corvatsch»*) ou malades entubés jetant un regard de poisson pas frais en direction de l'objectif. Pour vingt balles, seize pages de catastrophes, deux fois l'an, ça vaut l'os! Et le rapatriement est assuré! *(J. C. B.)*

Alternatives économiques
mars 1996, no 135, 82 p., Frs 6.10

Ce numéro printanier ouvre une perspective intéressante sur une possible sortie de la récession qui nous englue. A force de rationalisations, de restructurations, d'avantages fiscaux octroyés aux entreprises (cas français), celles-ci ont à la fois engrangé des réserves, augmenté leur productivité et créé du chômage. Ces entreprises se trouvent paradoxalement en état de force et de faiblesse: elles ont des réserves et un outil productif amélioré, mais le pouvoir d'achat des consommateurs, spécialement des chômeurs évidemment, est fortement affaibli. Beaucoup d'objets à vendre, des acheteurs sans moyens ou rendus timorés par le climat grisouille: il faudrait remonter les salaires pour relancer la consommation. Mais aucune entreprise bien sûr ne veut se lancer la première, concurrence empêche; la main invisible du marché reste obstinément crispée sur les bas-de-laine, dans la culotte des zouaves à la courte vue. Il faudrait donc l'aider à en sortir, pour son bien et celui des pékins manchots que nous sommes. Une petite poussette pour nos Winkelried de décideurs: faire augmenter les salaires, mais par la bande, en légiférant sur la baisse du temps de travail. Cette baisse entraînerait la renégociation des salaires et donc très probablement l'augmentation de ceux-ci. Avec en prime une diminution du chômage. Astucieux, non? *(C. P.)*

Journal ATE
1996/6, paraît dix fois l'an
Les membres ATE sont automatiquement abonnés. VD: 1683 Brenles

Le *Journal de l'Assocation Transports et Environnement* est une publication masochiste: il s'adresse avant tout à des automobilistes (pourquoi devenir membre de l'ATE si l'on n'a pas besoin d'une assurance dépannage) et est résolument antibagnole. Dernière livraison: un article sur les aides aux victimes d'accidents de la route (inégalement distribuées selon les cantons, ça vous étonne?), avec des photos plutôt cafardeuses, vélo tombant, bouquet de roses tout à fait mortuaires, stèle au bord d'une route manifestement cantonale; un reportage chez les Lehmann, Kirchbergstrasse, à Berthoud (BE), qui vivent au bord d'une route: *«12 700 véhicules, dont 12% sont des poids lourds, passent chaque jour sous leur fenêtre* (…) *les Lehmann voient également passer des véhicules de l'armée: un parc militaire se trouve en effet un peu plus loin»*.
On pose ces pages vaguement culpabilisé, presque prêt à se mettre exclusivement au vélo et au train. Mais, bon, le train fait un bruit infernal, nous dit le numéro précédent du *Journal ATE*, et on sait les dégâts que causent les cyclistes à la flore (VTT lancés à travers les forêts), à la faune (les gallinacés forestiers ne nichent plus, dérangés par les deux-roues) et au paysage (maillots fluorescents du pire goût, bardés de publicités pour des saucissons ou des cuisinières). Bon, j'irai à pied. *(V. A.)*

Nos Oiseaux
Société romande pour l'étude et la protection des oiseaux, Musée d'histoire naturelle, La Chaux-de-Fonds, n° 443, Volume 43/5, mars 1996, abonnement: Frs 35.–

Il est des revues qui semblent, *a priori*, ne devoir s'adresser qu'à des spécialistes. Le sommaire de la dernière livraison de *Nos Oiseaux*, donne cette impression. Pourquoi une sociologue s'intéresserait-elle à «La migration postnuptiale visible en 1993 au défilé de Fort-l'Ecluse (Haute-Savoie et Ain) près de Genève. I.Rapaces diurnes, Cigognes, Pigeons et Corvidés», à «La forme fouisseuse du Campagnol terrestre (*Arvicola terrestris scherman*): une proie dominante chez le Hibou moyen-duc (*Asio otus*)»? Peut-être parce qu'elle a aimé la méticulosité des romans de Georges Perec; peut-être parce qu'il lui arrive encore de se perdre dans la lecture d'un *Petit Larousse*, ouvert pour vérifier la seule orthographe d'un mot; peut-être parce que le rêve humaniste, tout connaître, n'a pas vraiment cessé de la hanter.
C'est ici qu'elle découvrira que la «migration du Balbuzard a été observée dès le 19 août et s'est terminée le 21 octobre, totalisant 80 individus», qu'elle apprendra qu'une Alouette albinos (ou décolorée) a été observée à Laconnex, GE et qu'un dernier groupe de Macreuses brunes a été repéré aux Grangettes le 15 avril 1994, que, pour la première fois depuis bien longtemps, un couple d'Aigles s'est reproduit hors des Alpes, dans le Jura gessien et que la première Hirondelle rustique est arrivée le 12 mars à Corseaux. Exotique et familier. *(V. A.)*

Mon non est personne

Grand test de l'été
Qui suis-je? mais qui suis-je donc? dites-le moi…

EN répondant au questionnaire ci-dessous, vous pourrez découvrir gratuitement quelle est votre personnalité, sans risque de vous faire endoctriner par une secte quelconque. Si le résultat obtenu vous déplaît, vous pouvez toujours recommencer en mettant d'autres réponses pour voir ce que cela donne. En cas d'insatisfaction totale prenez-vous-en à vous-mêmes. La Distinction décline toute responsabilité en cas de décompensation subite; si vous ne pouvez affronter ce que ce test révèle de votre personnalité, appelez sans tarder la centrale des médecins de votre région.
Lisez attentivement chaque situation proposée ci-dessous, et choisissez parmi les réponses possibles celle qui correspond le mieux à ce que vous feriez.

A Vous trouvez par terre une lettre fermée et affranchie:
❑ 1) Vous téléphonez à votre maman pour savoir qu'en faire.
❑ 2) Une lettre fermée et affranchie par terre, c'est bizarre. Vous la regardez sans la toucher, regardez autour de vous d'un air assuré puis vous partez sans plus vous retournez.
❑ 3) Vous la ramassez et, bien qu'elle vous soit adressée, vous la mettez dans une boîte à lettres afin que le timbre soit normalement affranchi.
❑ 4) Vous la ramassez, l'ouvrez, la lisez et la jetez dans la poubelle la plus proche
❑ 5) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation

B Pendant que vous attendez sagement votre tour à la boucherie, quelqu'un vous passe devant:
❑ 1) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation.
❑ 2) Vous regardez le sol en soupirant.
❑ 3) Personne ne vous passe jamais devant, car en général c'est vous qui êtes servi le premier/la première.
❑ 4) C'est toujours la même voisine qui fait ça pour vous tester, vous restez impassible tout en la fixant d'un air impitoyable.
❑ 5) Vous saisissez cette personne par le bras, lui expliquez comme il est incorrect et peu respectueux des autres de ne pas attendre son tour, puis vous exigez d'être servie/servi.

C Vos voisins baissent leur toile de tente orange tous les jours à 11 heures.
❑ 1) Le règlement de maison stipule que les stores doivent être rayés, et vous êtes d'ailleurs en train d'écrire à la gérance pour vous plaindre à ce sujet.
❑ 2) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation.
❑ 3) Vous descendez la vôtre en même temps et les saluez de vive voix.
❑ 4) Tiens, je ne savais pas que j'avais des voisins.
❑ 5) C'est un signe.

D Suite à une grève des chemins de fer italiens, vous vous retrouvez seule/seul dans la Gare de Milan à minuit moins quart.
❑ 1) Vous vous asseyez dans la salle d'attente et regardez fixement devant vous jusqu'au petit matin.
❑ 2) Jamais vous ne voyagez seule/seul, vous ne pouvez donc pas répondre.
❑ 3) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation.
❑ 4) Il est scandaleux qu'à notre époque des fonctionnaires se permettent de faire grève.
❑ 5) Vous décidez de rentrer chez vous en taxi et d'envoyer la facture aux chemins de fer italiens, pour leur apprendre.

E Vous devez déménager et des amis se proposent de vous aider.
❑ 1) Vous acceptez avec plaisir; d'ailleurs, vous aidez souvent vos amis.
❑ 2) Ils vous doivent bien cela.
❑ 3) Vous refusez car «on ne sait jamais ce que l'on devra faire en retour».
❑ 4) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation.
❑ 5) Vous acceptez avec plaisir et vous faites pour chacun un plan précis du déroulement de la journée, afin que tout reste sous contrôle.

F Un étranger vous arrête dans la rue pour vous demander un renseignement.
❑ 1) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation.
❑ 2) Vous ne laissez personne interrompre de la sorte votre chemin.
❑ 3) Pour que l'étranger ne se perde pas, vous l'accompagnez vous-même à bon port tout en pestant contre les agents de police qui ne sont jamais là quand il faut.
❑ 4) Vous en étiez sûr, ils vous ont suivi.
❑ 5) Pas sûr de votre réponse, vous allez avec lui interroger un agent.

G Le jour de la lessive la machine à laver est en panne et le réparateur est inatteignable.
❑ 1) Quelle horreur, comment faire, votre programme est bousculé; vous n'avez pas assez d'habits propres pour tenir jusqu'à la semaine prochaine, et ne pouvez tout de même pas mettre deux jours de suite les mêmes habits.
❑ 2) C'est votre maman qui fait vos lessives.
❑ 3) La machine à laver ne tombe jamais en panne quand vous devez faire la lessive.
❑ 4) C'est la voisine qui fait exprès, mais vous vous vengerez.
❑ 5) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation.

H Votre libraire préféré (e) vous salue d'un ton bourru.
❑ 1) Vous allez vite lui acheter une rose.
❑ 2) C'était donc bien elle/lui qui vous a vu entrer chez Payot l'autre jour.
❑ 3) C'est un scandale que des personnes qui sont censées être à votre service laissent apparaître leurs états d'âme, mais où va-t-on?
❑ 4) Qu'il/elle essaie seulement, non mais!
❑ 5) Vous ne vous sentez pas concernée/concerné par cette situation.

Relevez le nombre de +, «, *, %, &, que vous allez obtenir en vous aidant de la grille ci-dessous:

Question	1	2	3	4	5
A	+	«	*	%	&
B	&	+	%	«	*
C	*	&	+	%	«
D	«	+	&	*	%
E	+	%	«	&	*
F	&	%	*	«	+
G	*	+	%	«	&
H	+	«	*	%	&

Résultats:

Vous obtenez une majorité de +
Personnalité Dépendante, vous vivez dans un monde où il est mieux de ne pas vexer les autres quoi qu'il en coûte, on ne sait jamais. Vous êtes persuadé que deux avis valent mieux qu'un et les autres savent généralement mieux que vous ce que vous devez faire.
Lecture conseillée: *L'Ile au trésor,* Robert L. Stevenson.

Vous obtenez une majorité de «
Personnalité Paranoïaque, votre devise est méfiance, méfiance et méfiance, et vous savez bien que l'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.
Lecture conseillée: *Les aventures de James Bond*, Ian Flemming.

Vous obtenez une majorité de *
Personnalité Perfectionniste, vous supportez mal que les choses ne soient pas faites comme il faut, car il faut ce qu'il faut et un chat est un chat. Vous savez bien que si «errare humanum est», ce n'est pas ça qui fait bouillir la marmite.
Lecture conseillée: *Cent ans de solitude*, Gabriel Garcia Marquez.

Vous obtenez une majorité de %
Personnalité Narcissique, «quod licet jovi non licet bovi» est votre devise et celui qui vous prouvera le contraire n'est pas encore né.
Lecture conseillée: *Je*, Yves Velan.

Vous obtenez une majorité de &
Vous avez trop travaillé durant toute l'année et votre attitude face à ce test fait penser que vous avez un grand besoin de vacances.
Lecture conseillée: *Alice au pays des merveilles*, Lewis Carroll.

S.-T. T.

Faits de société

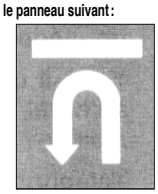
Nouvelles révélations décisives

«Selon Jean-Marc Schwenter, le rituel qui a suivi, notamment le fait de piquer le corps avec une fourchette, ne correspond pas à une réaction de panique en cas d'accident ou à des gestes de réanimation.»

Dépêche AP
in *Le Nouveau Quotidien*, 17 avril 1996

Jeux

Lecteurs du Nouveau Quotidien:
Le jeu du code de la route européen
Sur une route en Pologne, vous croisez le panneau suivant:



Veut-il dire:
1) pas de tir pour lanceur de satellites – 2) terrain de boomerang – 3) municipalité où les communistes n'ont pas pu reprendre le pouvoir – 4) proximité de la frontière biélorusse – 5) murs de grimpe – 6) impasse – 7) pêche au lancer interdite – 8) siège épiscopal – 9) virage serré à flanc de falaise – 10) zone polluée: marche arrière

SOLUTION:
N° 6, impasse, bêtement.

Electrisons-nous

Le lustre de l'existence

BAROUDEUR des ondes dont les coups de gueule gouailleurs sont familiers aux accros de *France-Culture*, romancier, essayiste, à l'occasion auteur de polar, juif et athée, neveu d'un fourreur yiddish établi à Nice après avoir fui les pogroms, ex-coco aujourd'hui conseiller régional en Île-de-France apparenté aux verts, Guy Konopnicki s'est encore fâché.

En une petite cent trentaine de pages aussi incisives que celles d'un prédateur, il pourfend les sophistes du *laissez-les-vivre* animalier et décortique ce qui forme le substrat inavoué de leur idéologie tordue.

On s'en doutait un peu. Mais il n'est pas inutile de rappeler quelles populations « exotiques » (inuites et sibériennes) les campagnes antifourrure achèvent de condamner à la prolétarisation et à la déculturation, quels intérêts de fort polluantes compagnies du synthétique elles servent, quelle vision mystifiée et bêtifiante de la « nature » elles promeuvent pour le plus grand profit d'une industrie ludique également polluante (au moins spirituellement). Sans compter les pervers effets écologiques que certaines décisions émotionnelles sont susceptibles d'induire (instructif à cet égard est le triste constat des ravages causés à l'équilibre piscicole par des bébés phoques… devenus grands).

Les lignes les plus intéressantes de l'essai sont peut-être celles où Guy Konopnicki met en évidence le lien dialectique qui unit certaine humanisation des animaux et l'animalisation de l'homme. Il démontre comment, « en cassant cette barrière absolue entre humain et animal qui fonde toutes les variantes de l'humanisme », on obscurcit la problématique du naturel et du culturel. Dès lors resurgit l'insidieuse tentation de distinguer dans l'humanité différentes « espèces », avec toutes les dérives eugéniques qu'on sait.

La loi du genre pamphlétaire impose qu'on donne à sourire ; aussi le polémiste ne se contente-t-il pas de souligner l'utilité économique et écologique de l'industrie de la fourrure. Il compose avec faste et humour à la gloire des articles qu'elle confectionne un éloge de l'inutile, de cet indispensable artifice dont se nourrissent les jeux chatoyants du désir et de la séduction (1). Après tout, on n'est pas sommé de voir l'épitomé de la vénusté dans le style macramépoil aux pattes ni le terme naturel de l'art de plaire dans ces pariades bâclées à visée exclusivement génésique ou hygiénique. Quelques touffes de luxe ont toujours rehaussé avec bonheur les friandises d'amour. Et l'on peut souhaiter enrober nos modernes Psyché, pour mieux les dévêtir ensuite, d'atours plus prestigieux qu'une vulgaire peluche de synthèse.

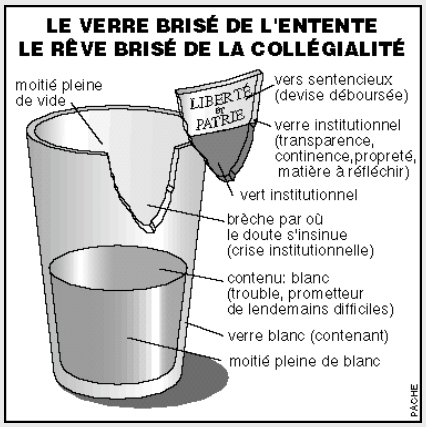
Eh ça ! Mesdames, malgré la vindicte des pharisiens, des pisse-fiel, des fesse-mathieux, gageons ensemble qu'il nous sera permis de vous fourrer longtemps encore ! *J.-J. M.*

Guy Konopnicki
Éloge de la fourrure
Seuil (point virgule), 1995, 140 p., Frs 9.80

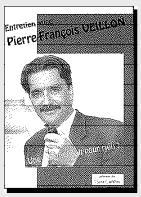
(1) A l'usage des lettrés, un petit détour commémoratif du côté de l'*éloge du maquillage* de Baudelaire semble ici approprié.

L'écrit expliqué par l'image

«Le canton a le verre en main»



«La situation est complexe, parce qu'il y a plusieurs niveaux. C'est un peu comme un verre, avec son contenant et son contenu.
Le contenant, c'est-à-dire le verre lui-même, avec sa forme et sa matière, est comparable à l'ensemble des institutions politiques et sociales qui organisent le canton, ou gravitent dans le canton.
Le contenu, c'est la situation économique d'aujourd'hui. Peut-être bien que le verre m'est pas idéal pour ce contenu, mais si l'on ne veut pas mourir de soif, il faudra bien s'en contenter, provisoirement du moins.
Le canton a le verre en main. On peut donc parler de crise institutionnelle et s'y attarder avec raison: cette crise existe. Sachons toutefois mettre des priorités et traiter rapidement les problèmes les plus urgents; nous régler ons les problèmes d'ordre institutionnel sitôt après.» (P.-F. Veillon, p. 47)
«Mon travail ne consistait pas à "extirper" à mon interlocuteur des informations qu'il n'avait pas l'intention de donner, mais à mettre mon expérience de l'écriture à sa disposition pour qu'il exprimât au mieux ce qu'il avait à dire.» (Ch. Chevrolet, p. 4)



Pierre-François Veillon & Christian Chevrolet
Une démission pour rien?
Entretien avec Pierre-François Veillon
Deux Guérites, avril 1996, 63 p., Frs 15.–

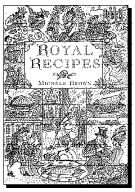
Bientôt à la TV

La tirade du chromosome 21

A la vision du *Huitième Jour* de Jaco Van Dormael, les critiques s'accordent à parler de « chantage aux sentiments », de « voyeurisme consensuel », de « marketing lacrymal » et de « morale politiquement correcte ». C'est un peut court si l'on songe aux choses qu'on pourrait dire en variant le ton. Par exemple, tenez :

Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel chromosome,
Il faudrait sur-le-champ que je l'éducasse ! »
Amical : « Mais il doit perturber votre classe !
Pour filmer, pensez donc à retourner votre clap ! »
Descriptif : « C'est une gêne ! C'est un trouble ! Un handicap !
Que dis-je, c'est un handicap ?… C'est un véhicule ! »
Curieux : « De quoi sert cette supplémentaire molécule ?
De faire-valoir, Monsieur, ou de vrai cadeau ? »
Gracieux : « Prônez-vous à ce point les idéaux
Que régulièrement vous cherchâtes
De les élever à coup d'audimat ? »
Truculent : « Çà, monsieur, lorsqu'un film vous réalisez,
Vous leurrez-vous de vos arrière-pensées
Au point de croire ainsi nous manipuler ? »
Prévenant : « Gardez-vous de vous défiler
Car vous pourriez être rattrapé en vol ! »
Tendre : « Faites-lui garder son self-contrôle
De peur qu'on ne le prenne pour un âne ! »
Pédant : « Le cinéaste seul, Monsieur, que les profanes
Prennent pour un simple Filmeur-de-basse-fosse
Put se permettre de flirter avec tant de pathos ! »
Cavalier : « Quoi, l'ami, ce gène est à la mode ?
Pour faire des entrées, c'est vraiment très commode ! »
Emphatique : « Aucun acteur ne peut, fou ancestral,
Comme lui tout entier se lancer dans le théâtral ! »
Dramatique : « C'est en tyran qu'il règne ! »
Admiratif : « Il réactualise la face d'empeigne ! »
Lyrique : « Y allez-vous à l'esbroufe, êtes-vous un con ? »
Naïf : « Sa palme, quand lui l'épingle-t-on ? »
Respectueux : « Souffrez, Monsieur, qu'on le salue,
C'est là ce qui s'appelle un hurluberlu ! »
Campagnard : « Hé, ardé ! C'est-y un fou ? Nanain !
C'est queuqu'navet géant ou ben queuqu'nain de jardin ! »
Militaire : « Utilisez la grosse artillerie ! »
Pratique : « Quand éditez-vous vos théories ? »
Assurément, Monsieur, ce ne serait pas trop tôt ! »
Enfin, parodiant Buache en plus falot :
« Le voilà donc ce film qui révèle un maître
Plus que tout autre doué pour l'applaudimètre ! »
Voilà ce qu'à peu près les critiques auraient dit s'ils avaient un peu de lettres et d'esprit ! *(V. V.)*

The English nook



Michèle Brown
Royal Recipes
Pavilion Books, 1995, 159 p., environ Frs 25.-

In these days of shrinking civil lists, of rampant sleaze, anni horribiles and "We are not amused", one would surely no longer wish to live like a King, but what's wrong with eating like one once in a while?

This is the subject of Michèle Brown's *Royal Recipes*. Spanning nine centuries, she tells us about dishes eaten at the English Court by no fewer than thirty-five monarchs, from William the Conqueror to Edward VII. As might be expected, the most appetizing recipes given are not specifically English but belong to the European medieval tradition and can be found in any number of books on the subject.

Rather than for its royal fare then, the book is worth reading for the extra-culinary information and entertaining anecdotes it offers about each king or queen. It is fairly common knowledge, for instance, that the nursery rhyme

"Sing a song of sixpence a pocket full of rye,
Four-and-twenty blackbirds baked in a pie,
When the pie was opened the birds began to sing,
Oh, wasn't that a dainty dish to set before a king."

refers to a custom which was fashionable in the middle of the seventeenth century. But how many of us knew that, from the most outlandish pie cooked by Charles I's Master Chef jumped *"a dwarf, wearing a suit of armour"*? He was admittedly *"the smallest of the King's dwarfs,… so small that one of the King's largest porters would carry him around in his pocket and keep the court amused by putting him between two pieces of bread and pretending to eat him like a sandwich."*

More than three centuries later dwarfs remain as popular as ever, although more democratically occupied in keeping crowds amused on both sides of the Channel ; Eurosceptics, go home ! *(M.Si.)*

Meyer Levin
Crime
trad. de l'anglais par Magdeleine Paz
Phébus, mars 1996, 390 p., Frs 44.40

Publié voici quarante ans, traduit une première fois peu après, *Crime* (*Compulsion* en version originale) est la relation d'une affaire qui fit grand bruit dans les années vingt. Ce « roman vrai » remporta un énorme succès lors de sa parution, qui coïncidait, films de James Dean aidant, avec la découverte des phénomènes de violence au sein de sa jeunesse par une Amérique alors béate d'admiration devant elle-même. Levin s'en explique dans la postface, un concours de circonstances le conduisit à se pencher sur une affaire dont il fut un protagoniste durant ses études, et à lui consacrer ce livre imposant.

Université de Chicago, 1924. Lors d'un cours de philosophie du droit où, rien de moins, est traitée la notion de *Übermensch* et de l'exemption de ce dernier d'un sort commun devant la loi, l'exemple du Raskolnikov de *Crime et Châtiment* est avancé. Deux étudiants, rejetons de la haute bourgeoisie et virtuoses de la rhétorique, s'insurgent. *«Pour être au-dessus et au-delà des principes de ce monde, un crime doit être absolument gratuit, dépouillé de la haine, de la convoitise et de tous les motifs humains. Alors, là, c'est un acte à l'état pur, l'acte d'un être totalement libre : le surhomme.»*

Crime gratuit égale crime parfait, pensent-ils. Ils décident de tester la validité de ce principe sur la personne d'un adolescent, qu'ils assassinent froidement. Les deux fanfarons oublient qu'en la matière, la recherche de la perfection passe par une nécessaire discrétion. La société des hommes ordinaires, logique elle aussi, se chargera de le leur rappeler.

L'analyse d'un crime et de ses diverses conséquences, « crime et châtiment », nous y sommes, est conduite avec force par Meyer Levin (ou par son héros à peine romancé), condisciple des meurtriers, qui finançait ses études en travaillant comme journaliste criminel et qui avait rapidement décelé les clés de l'affaire qui, semble-t-il, bouleversa en son temps l'Amérique. Restait à en rendre raison dans sa globalité, dans l'avant comme dans l'après. Qu'est-ce qu'un acte de violence aussi calculé que désintéressé ? Levin formule l'espoir d'avoir fourni une explication *«poétiquement valable»*. On ne saurait lui donner tort. *(G. M.)*

Jeux

Après l'affrontement titanesque entre Jean-Christian Lambelet et Josef Zisyadis

Cherchez l'erreur

Avant le premier tour

Après le deuxième tour

Minna Bona

1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

4. 7.

Cinq heures debout et toujours pas loin. Le chef du village, qui avait promis des ânes veut absolument nous faire payer ce que nous lui avons refusé.

Nous partons donc sans les médicaments en laissant Ogi désolé derrière nous. Je monte notre cheval, Badakhshan [*Nous lui avions donné le nom de la province vers laquelle nous nous dirigions et où nous travaillerons*]. Nous attaquons presque tout de suite une montée vertigineuse. De 1400 mètres, nous passons en deux heures et demie de marche à 2450 mètres d'altitude. Le vent est glacial, le ciel couvert et menaçant, je gèle sous mon patou, je mange des bonbons pour me réchauffer. Nous arrivons enfin en haut où nous découvrons une vue merveilleuse sur la très étendue vallée d'Argou. Notre ventre creux fait mal : évidemment, nous n'avons rien eu ce matin, même pas un thé sans sucre. Nous entamons la descente, mon genou me fait mal. *Patienza* ! J'ai commencé un traitement désinfectant intestinal et mes diarrhées ont enfin diminué. Nous arrivons à Carargou sous une fine pluie. Petit déj, vite expédié à la mosquée, nos mudj nous attendent dans le village suivant. Je revois avec un immense plaisir mon chouchou Moltazar, qui est de la vallée et est venu à notre rencontre. Nous continuons la route et voilà que des bruits que nous n'avions plus entendus depuis longtemps viennent vibrer à nos oreilles : des rotors. Juste au-dessus de nos têtes, une douzaine d'énormes hélicos de transport passent. Ils transportent du matériel de Faisabad à Kaboul et nous croisons leur route. Nous nous asseyons contre un mur, dans un fossé, pour les laisser passer sans trop provoquer. Ils sont très haut, mais on ne sait jamais.

Arrêt dans une autre magnifique mosquée pour le repas de quatorze heures, une espèce de semoule avec un arrière-goût de pomme, bien sucrée, me fait un très grand plaisir. Les hélicos poursuivent leur ronde au dessus de nos têtes. Lors d'une accalmie, nous repartons. Pour éviter d'être trop visibles, nous nous déplaçons par petits groupes, entre les murs des villages, qui s'alignent, proches les uns des autres. Jolies photos d'enfants (j'espère). C'est évidemment lorsque nous sommes en plein champ, complètement à découvert, moi sur le cheval, que les hélicos repassent, plus bas cette fois. Je cherche du regard un endroit où me planquer si ça commence à ferrailler.

Mais les gros moustiques passent leur chemin tranquillement. Je n'ai pas peur, j'attends. Je suis prête à mourir, si c'est le moment, mais ce ne sera pas pour aujourd'hui. Arrivée dans un petit village à flanc de coteau. Nous nous arrêtons à la mosquée, première que nous voyons décorée. Entièrement peinte à l'intérieur, de gros bouquets stylisés ornent l'extérieur, superbe.

On nous offre le thé, puis le soir tombe et les derniers hélicoptères regagnent leur base. Le village a l'air assez pauvre, mais nous nous tapons la cloche comme jamais. Chaque villageois a apporté quelque chose pour nous : du lait chaud sucré, du *most*, délicieux yogourt, du riz, de la poule rôtie, bien dodue, des petits oignons et, luxe suprême, des œufs. Nous mangeons à nous en faire sauter la panse.

Nuit à la belle étoile, je vois plein d'étoiles filantes. Je fais des vœux pour ma chère famille, que tout aille bien pour vous.

[*Cela peut paraître étrange, mais j'étais souvent inquiète pour les miens. Maladie, mort… privée de tout contact, mes fantasmes à leur sujet étaient le plus souvent négatifs. Et pourtant, c'est moi qui étais en danger. Peut-être était-ce trop angoissant d'y penser et de le réaliser pleinement ?*]

5. 7.

Ambiance de vacances ! nous ne nous levons qu'à six heures et demie, réveillés par le doux murmure des rotors. Ils ont changé de route et passent en plein au-dessus de nos sacs de couchage. Je fais des photos, allongée, à les narguer, alors qu'ils sont à peine à 200 mètres au dessus de moi. J'arrive même à en avoir deux sur la même photo : un hélico de transport et un pour la *jung*, la guerre, plus léger, plus petit et dangereusement rapide. Après un bon petit déj, nous attaquons la côte derrière le village. Nous sommes séparés deux par deux. Philippe et Marjolaine ont une demi-heure d'avance sur nous. Nous montons avec Paul et Abibulla, ce cher *doctor* ! Je ne l'aime pas trop, celui-là ! Arrivés suants en haut de la montagne, nous découvrons à nos pieds la base russe : des avions, des hélicos, à deux kilomètres à vol d'oiseau. Je prends évidemment des photos. Les hélicos tournoient et se posent les uns après les autres. Cela me fait bizarre d'être assise si près d'eux.

Nous redescendons dans des gorges très étroites, à l'abri des regards. Quand donc arriverons-nous ? Je suis morte de fatigue et j'en ai marre, mais plus que marre de ce voyage. Nous nous arrêtons dans un hameau, toujours à la mosquée, et là, sous l'œil révulsé de rage de ce crétin d'Abdullah Cocal, nous nous enfilons un plat d'œufs frits, brouillés, délicieux, mais très gras, cuits dans la graisse de poisson d'origine russe. Ça a un drôle de goût, mais on en rêvait depuis si longtemps !

Nous repartons, moi à cheval, je suis crevée. Descente du lit d'une rivière, dans une nouvelle gorge.

Des hélicos lointains font une peur bleue à Cocal, qui veut absolument que nous planquions nos appareils photo. Patrick lui répond très sèchement que si lui a peur, nous, nous sommes tout à fait sereins, qu'il n'y a absolument rien à craindre et qu'il fait un bien piètre mudj. Il est blanc de rage, cet abruti, et ne sait quoi répondre. Nous rigolons doucement car nous voyons bien qu'il pisse aux frocs de trouille.

[*Rétrospectivement, il avait bien raison et nous étions bien stupides. Les reflets des appareils photo pouvaient tout à fait nous signaler*]

Tout au bas des gorges, nous cueillons quelques petites prunes sauvages, délicieuses, et nous arrivons en vue de la très grosse rivière que nous devons traverser en radeau.

Arrêt à nouveau dans une magnifique mosquée, où nous sommes reçus par le mollah et enfin les premiers mudj de Bassir Khan, le chef militaire du Badakhstan. De l'autre côté du fleuve, le domaine de Bassir, Yaftal, notre terre promise.

En deux minutes, nous nous trouvons devant une table garnie d'énormes poules dans un bouillon délicieux, des concombres par dizaines, de l'eau fraîche, des fruits, c'est super. Nous mangeons rapidement et repartons aussitôt.

Nous traverserons la rivière cet après-midi (il est maintenant deux heures) plutôt que ce soir. On marche le long du fleuve à découvert, quand nous réentendons nos chers hélicos. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, qui se dirigent vers nous, plein nord, vers la Russie, pensons-nous.

Eh bien non, c'est pour nous, des petits hélicos de combat, qui se rapprochent à toute allure. Nous hâtons le pas, sans courir, pour ne pas être repérés et nous arrivons à couvert. Les hélicos continuent un bout, puis se mettent à décrire des cercles de plus en plus rapprochés dans notre direction. Nous nous planquons sous les arbres, assis contre un muret. Les premières bombes tombent à un kilomètre, les suivantes à cinq cents mètres. La terre tremble un peu, une fumée s'élève, le ballet continue.

Je n'ai pas peur. J'attends ! Si c'est pour cette fois, je suis prête. Je pense très fort à toute la famille. Je pense à Maman pendant les bombardements en Italie. Que faire, sinon attendre que cela passe. Ça tourne, ça tourne, ça tourne. Les mudj sont plus inquiets que nous, étrange sensation. C'est la première fois, depuis le début du voyage, que le danger est aussi manifeste. J'aurais beaucoup plus peur si un hélico se posait et que trente ou cinquante hommes armés en sortaient. Mais non ! On attend une bonne heure sous les arbres, en causant et en mangeant des mûres. Cocal s'est planqué plus loin, à plat ventre, il est blanc de peur, nous nous moquons de lui avec un plaisir sans limites !

Enfin, les hélicos s'en vont. Ça sent la poudre, on tousse un peu, encore un moment d'attente et on repart.

[*Des mudj sont retournés au village. La mosquée et les maisons avoisinantes étaient détruites. Plusieurs morts… Curieusement, ce fait ne figure pas dans le manuscrit.*]

On longe encore un bout la rivière, en remontant le courant et on arrive au fameux bac. Un quadrillage de bâtons sur neuf peaux d'ânes gonflées. Le courant est très fort. Les mudj font passer les chevaux en premier. Ils les font descendre dans l'eau et leur lancent des pierres pour qu'ils s'éloignent de la rive. On ne voit plus que leurs têtes, ils sont emportés très vite vers le milieu du fleuve, puis vers la rive opposée, où des mudj les aident à remonter.

Le système du radeau est très simple. Il est mis à l'eau très en amont, de la rive opposée à la nôtre. Un seul homme rame de toutes ses forces. Il traverse en biais et va s'échouer beaucoup plus bas d'où nous sommes. Là, quatre mudj le sortent de l'eau, le portent et l'amènent vers nous. Nous montons à cinq dessus. Très vite le courant nous emporte, nous traversons en biais et arrivons à terre, là où les chevaux sont arrivés. De là, quatre mudj tirent le radeau sur la rive, le portent en amont, etc… et cela recommence pour tout le monde. Nous sommes trempés.

Le soleil descend lentement, nous prenons de belles photos. Après trois heures, tout le monde et les médicaments sont passés. Nous sommes attendus et accueillis avec beaucoup de chaleur par les mudj. Nous avons des chevaux, nous attendons la nuit et partons. Nous marchons, marchons, marchons, sous les fusées éclairantes russes. Nous commençons à monter, plutôt raide ! Il faut descendre du cheval. Et la marche continue dans la nuit. Arrêt pour un bref thé, puis redépart. Nous arrivons enfin épuisés à un village, celui de Sher. Il est deux heures du matin.

6. 7.

Sher nous reçoit à bras ouverts, nous buvons moult thés et mangeons du pain avant de sombrer dans un sommeil court, mais réparateur. Nous dormons à vingt dans une pièce pas très grande. L'odeur de fauve est prédominante. Pour nous, cela fait six jours que nous ne nous sommes pas lavés. Pour les mudj, j'aime mieux pas le savoir. Levée à cinq heures et demie : plus possible de dormir. Sher m'offre une place sur son patou, dehors. Le soleil commence à sortir de derrière les montagnes, c'est l'heure exquise. Il a aménagé une place sous un immense platane. Il a canalisé une source en un joli bassin, il a mis des plantes dans les nombreux creux des arbres et gravé son nom dans l'écorce de l'arbre. C'est un petit paradis tout à fait à son image de poète et de rêveur. Je l'aime bien, ce Sher, il nous fait tous bien planer.

Nous partons vers sept heures, après un œuf mollet (délicieux) et un thé. Montée vertigineuse. Je suis sur le cheval d'Ogi, je n'en peux plus de fatigue, je ne peux guère marcher. Au haut, s'ouvre une vue gigantesque sur tout le territoire de Bassir Khan et de nos mudj. On redescend et on est obligés de se planquer, car un hélico s'obstine à tourner au-dessus de nos têtes. Il s'en va enfin et on rattaque la descente, aussi vertigineuse, avec Marboub comme guide. Mes doigts sont brûlés par la corde qui sert de harnais, à laquelle je m'accroche tant bien que mal. Pas de selle, pas d'étriers, mes jambes me font très mal.

Arrivée au fond de la vallée, dans le lit de la rivière. C'est encore loin ? Je n'en peux plus. On marche pendant une heure, puis on voit un village ! C'est là ?! Oui, non, Marboub hésite.

C'est non. On recommence à monter, il fait chaud, mes jambes me font mal, je n'en peux plus.

On arrive à un autre village. Toujours pas de Bassir. C'est son frère qui nous reçoit. Bassir est parti dans une autre région depuis quinze jours. Il devrait rentrer ce soir ou demain. On en a marre de ce voyage, vivement que l'on s'arrête enfin, que l'on se repose et que l'on puisse commencer notre vrai boulot, merde, après tout.

On mange du pain-beurre délicieux, *most* (crème) et *chirtchai*, du thé au lait et au beurre rance, salé. Pas encore convaincue, mais c'est pas complètement dégueulasse. On décide d'aller se laver. On remonte un bon bout le lit d'un petit ruisseau et on trouve une petite cascade où je peux enfin me laver nue et où on se prélasse pendant plusieurs heures à batifoler dans l'eau et à laver nos habits. La propreté pour moi est indispensable ; ici elle manque totalement et j'en souffre.

Voilà, je redescends et je m'installe sur une terrasse qui domine la vallée encaissée où nous sommes, un vrai nid d'aigle. Je vais dormir un peu, je suis morte.

(à suivre)

Gros moustiques bruyants, typiques de la région